Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 47 (1902)
Heft: 2

Artikel: Les manœuvres du IIe corps d'armée [suite]
Autor: Feyler, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337992

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES MANŒUVRES DU IIe CORPS D'ARMÉE

(SUITE)

Le IIe corps, dont les têtes de colonnes ont atteint l'Emme vers Kirchberg et Berthoud le 15 septembre au soir, marche sur Berne pour renforcer une armée rouge qui, au sud de cette ville, recule devant des forces supérieures.

Ces dernières, supposées appartenir à une armée blanche, occupent la rive droite de la Sarine entre Thörishaus et Mühleberg. Une division blanche a franchi l'Aar à Lyss, le 13 septembre, et poussé ses avant-postes sur la ligne Seedorf-Grossaffoltern. Elle a pour mission d'attirer à elle le IIe corps rouge, marchant de Kirchberg et Berthoud sur Berne, afin de le tenir éloigné de son armée principale.

Le généralissime de l'armée rouge ayant appris la présence de la division blanche sur la rive droite de l'Aar, donne au IIe corps d'armée l'ordre de l'attaquer et de la jeter dans la rivière.

Pour attirer à elle le corps d'armée, la division devait s'avancer assez pour menacer sa route de marche. Les hauteurs de Jegenstorf étaient le point favorable. Le colonel Audéoud y porte rapidement son monde en une seule colonne. Toutefois, dans la crainte justifiée d'une surprise sur sa gauche, il retient son gros près d'Ifwyl, n'occupant d'abord les hauteurs de Jegenstorf, cote 560, et le village lui-même qu'avec son avant-garde, régiment 7 et demi-bataillon du génie 1. Puis, une tête de colonne apparaissant sur la route de Berthoud, la batterie 8 prend position à la cote 558 et ouvre son feu. Les deux autres batteries du groupe s'apprêtent à la rejoindre.

Mais elles n'ont pas achevé leur mouvement qu'un ordre les arrête au passage. Les rapports de cavalerie et du service aérostatique ont informé le divisionnaire de la marche de Fraubrunnen sur Graffenried d'unités importantes. L'avant-garde blanche rétrogadera sur Zuzwyl-Bangerten. Toute la di-

vision attendra l'attaque ennemie sur la hauteur qui domine Ifwyl à l'ouest, cote 609.

En effet, le IIe corps d'armée a marché sur trois colonnes. A droite, le 20e régiment d'infanterie, un peloton de dragons et deux batteries de corps par Aefligen-Fraubrunnen-Ezelkofen-Bittwyl. Au centre, la IIIe division plus deux batteries de corps de Kirchberg sur Rapperswyl par Fraubrunnen-Ifwyl-Ober-Schünen. A gauche, la Ve division, moins le 20e régiment d'infanterie, plus deux batteries de corps, de Berthoud sur Dieterswyl par Hindelbank-Jegenstorf-Bangerten.

Quand ces trois colonnes arrivèrent en vue de la position blanche, celle-ci était occupée comme suit :

A droite, la IVe brigade : 8e régiment en première ligne, secteur route Zuzwyl-Bangerten à cote 609 ; 7e régiment, réserve de brigade, dans le bois.

A gauche, la Ire brigade, le régiment 1 prolongeant à gauche, avec deux bataillons, la ligne de la IVe brigade, et conservant son troisième bataillon dans le bois, à l'ouest, tandis que le régiment 2 mettait un seul bataillon en avant-ligne et en conservait deux en réserve, derrière l'aile gauche, au sud d'Ober-Schünen.

Le 9e régiment d'artillerie mit en batterie à la cote 609.

L'attaque du IIe corps fut un peu lente à se dessiner, la Ve division ayant éprouvé quelque difficulté à renverser les obstacles accumulés par le génie à Jegenstorf. Le contact rapproché fut pris d'abord par la colonne de droite, plus spécialement par son bataillon d'avant-garde, qui sans attendre l'appui du reste de la colonne aborda le 2e régiment. Il fut rejeté sur la tête de son gros et tout le détachement dut se replier dans le bois au nord de Messen-Schünen.

Peu après les colonnes du centre et de gauche opéraient leur jonction entre Jegenstorf et Ifwyl et montaient à l'assaut du monticule 609, les bataillons de seconde ligne formés généralement par compagnies en ligne.

Le colonel Audéoud donna à son monde l'ordre de la retraite, direction Dieterswyl-Seewyl-Schüpfen. L'infanterie s'écoula à travers les bois, poursuivie de près par celle de la IIIe division. Celle-ci sortit des bois de Bangerten en formation compacte, mais dut s'arrêter devant le tir d'une batterie qui, ouvrant le feu depuis Dieterswyl, recueillit les dernières troupes blanches en retraite. Toute la division franchit

le Lyssbach sans être autrement inquiétée, la IVe brigade marchant par Seewyl-Schupfen, la Ire par Wierezwyl-Bodenmatt-Sonnenrain.

Les hauteurs de Schupfen furent aussitôt occupées. Quatre batteries prirent position à l'est du village, deux à la cote 604 vers Oberholz. Des avant-postes de combat furent placés sur la ligne Schwanden-Bundkofen.

Pendant la nuit, le colonel Audéoud fut informé que des forces ennemies en grand nombre occupaient Gross-Affoltern où bivouquait en effet la IIIe division, la Ve se trouvant à Seewyl et Moos-Affoltern.

Il devenait clair que le corps d'armée rouge cherchait à couper la retraite de la division blanche.

Dès le petit jour, le 17 septembre, le colonel Audéoud ordonna un mouvement général sur sa gauche. La Ire brigade marchera sur Ziegelried avec les batteries 7 et 50 ; le 7e régiment, plus un bataillon du 8e pousseront jusqu'à Wyler im Sand. Les batteries 8 et 49 se rendront à Griessenberg. Pour masquer ce mouvement, deux bataillons du 8e régiment. Les batteries 5 et 6 restent également à Oberholz avec le demi-génie 1 comme soutien. Quand les colonnes du gros se seront écoulées, les troupes d'arrière-garde suivront.

Il est 7 h. du matin quand les deux batteries d'Oberholz amènent leurs avant-trains. Elles reçoivent l'ordre de se porter à Griessenberg où elles prennent position, cote 558 ; les batteries 8 et 49 y sont déjà.

Pendant ce temps, le combat s'est engagé devant Ziegelried qu'attaquent les troupes avancées de la Ve division.

Cependant, sous l'action d'un soleil très chaud succédant à des journées d'une abondante pluie, le brouillard monte de la plaine. Les batteries sont obligées d'interrompre le feu.

Le colonel Audéoud accentue son mouvement sur sa gauche. Il retire sa Ire brigade d'infanterie de Ziegelried et lui donne l'ordre de marcher sur Aspi. Les batteries 7 et 50 s'établiront au Rotholz où elles trouveront la brigade de guides et la 1re compagnie de mitrailleurs à cheval. Les bataillons 22 et 23 continuent à former l'arrière-garde, ne cédant le terrain que pouce après pouce aux régiments de la Ve division.

Celle-ci a franchi le Lyssbach sur trois colonnes : la colonne de droite (Xe brigade) s'est avancée par Sonnenrain sur Ziegelried ; la colonne du centre (19e régiment, 1re compagnie de

sapeurs) par Bodenmatt-Burglen sur Ziegelried; la colonne de gauche (carabiniers 5, 2 pelotons de guides, 1 compagnie de sapeurs) par Leiern-Schupfen-Kaltberg sur Ziegelried. Le 20e régiment, réserve de division, suit l'aile gauche. Le 5e régiment d'artillerie s'est établi sur Sonnenrain.

Du côté de la IIIe division, un dispositif analogue a été adopté. A droite, une petite colonne composée du 3e carabiniers marche par Lehnmühle sur la hauteur cote 515; au centre la Ve brigade, avec comme objectif la hauteur cote 512 et Wyler im Sand; à gauche, le 11e régiment est dirigé sur Griessenberg. Le 12e régiment, réserve de division, suit la colonne du centre.

Le 10e régiment d'artillerie a reçu l'ordre de joindre le 5e à Sonnenrain. Le 3e devra s'établir au nord de Buhlhof, cote 512.

Lorsque, quelques minutes avant 9 h., le brouillard se dissipa permettant une reprise violente des hostilités, la situation était la suivante :

Les colonnes de la Ve division s'étaient avancées, toujours contenues par les bataillons 22 et 23 sur la ligne Ziegelried-Surenhorn-Friennisberg; à leur gauche, vers cette dernière localité, la IIe brigade de cavalerie et la 2e compagnie de mitrailleurs à cheval.

A l'aile droite, le 11e régiment de la IIIe division faisait le coup de feu contre les troupes blanches défendant la position cote 558 au nord de Griessenberg, tandis que les trois autres régiments traversaient le plateau de Vogelsang, cote 515. La ligne de tirailleurs pénétrait dans Wyler im Sand et se prolongeait à droite sous les pentes du Rotholz. Derrière les tirailleurs quelques compagnies de soutien en ligne ou en ligne ouverte de sections; puis les bataillons de seconde ligne généralement en ligne de colonnes, enfin le régiment de réserve formant à l'extrémité du plateau de profondes colonnes de bataillons.

Immédiatement l'artillerie blanche ouvre un feu rapide : les batteries 7 et 50 depuis Vogelsang, les 6 et 49 en retrait de la cote 558. Les deux batteries 5 et 8 venaient de quitter cette position pour rejoindre les 7 et 50 à Vogelsang; elles passaient Griessenberg. Elles s'arrêtent dans leur course, font un à droite en batterie, et criblent de mitraille les tirailleurs rouges qui apparaissent à la lisière de Wyler im Sand. Ceux-ci appréhendés au même moment par le demi-bataillon du génie 1,

puis par des troupes d'infanterie, se retirent précipitamment hors du village.

Toute la ligne des crêtes, formant un vaste demi-cercle depuis le Rotholz à la cote 558, est alors occupée par la division Audéoud. A l'extrême-gauche, à l'angle du Rotholz, la Ve compagnie de mitrailleurs à cheval avec la brigade de guides prête à charger. A Vogelsang, en avant et à droite des batteries 7 et 50, le 7e régiment d'infanterie et le bataillon 24 ; au centre, vers Griessenberg, le 2e régiment qui, en route sur Aspi, a arrêté son mouvement, et par un à droite a marché au feu, enfin le 1er régiment vers la cote 558.

Sous les feux concentriques de tous les bataillons et de six batteries que n'occupe en ce moment-là aucune artillerie adverse, les tirailleurs de la IIIe division ont une minute d'hésitation. Les unités d'arrière tentent de leur donner une impulsion nouvelle en se fondant dans l'avant-ligne, mais au même moment toute la longue ligne de la division blanche avec à la gauche la brigade de guides s'ébranle, et dévalant le long des pentes, prononce une vigoureuse contre-attaque.

La direction des manœuvres fait sonner le signal de la retraite. L'exercice est terminé.

*
* *

Il nous reste maintenant à répondre à la question posée au début de cette étude : méritons-nous, comme les Français et les Allemands, les critiques de l'écrivain militaire anglais que nous avons cité ?

Cela ne nous paraît pas douteux. Nous aussi, nous abusons des formations compactes. Nous suivons en cela d'une façon trop docile, les indications de notre règlement d'exercice, un reflet lui-même des opinions en cours, à l'époque de son élaboration, dans toutes les armées européennes. Pour lui, l'ordre en profondeur suppose toujours une faible fraction des troupes en ordre dispersé, suivie de plusieurs échelons en ordre serré. Et par ordre serré, le règlement donne la préférence à la ligne plutôt qu'à la formation sur un rang. Fixant les principes généraux du combat de la compagnie, base du combat de l'infanterie, il dit, § 147 : « Le soutien se forme soit en ligne, soit en ligne ouverte de section, et suivant les circonstances sur un rang ». La formation sur un rang est ainsi considérée en quelque sorte comme subsidiaire.

Dans le chapitre du déploiement du bataillon, nous lisons au § 183 : « Dans la règle, les compagnies sont d'abord formées en colonnes par pelotons ».

Ces prescriptions, il nous a paru que, soit dans la IIe division, soit surtout dans la IIIe, on les appliquait par trop à la lettre. Nous l'avons montré à diverses reprises : nous avons vu, entre autres, le 17 septembre, la IIIe division au complet, ou à peu près, franchir dans les formations réglementaires de l'ordre serré le plateau de Vogelsang, sous le feu violent de six batteries, et il était manifeste que le spectacle de cette masse profonde de quelques milliers d'hommes donnait aux artilleurs un entrain, un cœur à l'ouvrage que son ordre imposant mais inopportun justifiait trop bien. Une division de réserve pourra adopter cette formation-là quand sa propre artillerie aura imposé silence à celle de l'adversaire et que les troupes avancées occuperont sur tout le front les tirailleurs de la défense, mais une division de première ligne, même contre un ennemi depuis longtemps au combat, jamais. Ce serait pour elle un désastre, une répétition du massacre de la garde prussienne à St-Privat.

L'exemple du 17 septembre n'a pas été le seul ; il a été le plus caractéristique parce que le terrain était absolument découvert et que depuis les hauteurs de Wyler im Sand on a pu voir sur tout son front et dans toute sa profondeur l'ordre de combat de la division. Mais ce que l'on a vu dans ces conditions exceptionnelles c'est ce que la IIIe division a fait chaque jour, sur des terrains où elle était moins en évidence ; c'est son système, sa manière coutumière de combattre. Le groupement compact de ses forces est ce qu'elle aime ; elle y trouve sa satisfaction ; le coup de bélier, la tactique du choc, la cohésion de tous les éléments formant un bloc. Ce bloc avance, avance sans arrêt presque ; et s'il se heurte à des lignes moins denses, celles-ci n'ont que la ressource de tourner le dos ou de se laisser enfoncer. Elles n'ont pas d'autre choix.

C'est fort beau assurément, mais d'une beauté antique. On obtient par là de faciles succès sur un champ de manœuvres, qui se transformeraient en un désastre sanglant sur un champ de bataille. Nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait prier messieurs les Anglais de tirer les premiers et s'accorder ainsi dix fois le temps de les aborder avant qu'ils eussent rechargé. Depuis Fontenoy près de deux siècles ont passé.

Il est certain que si, le 17 septembre, les bataillons welches n'étaient pas sortis de leur position de feu et ne s'étaient pas jeté, bénéficiant encore de la pente, à la rencontre et pour ainsi dire sur la IIIe division, celle-ci eût, selon sa coutume, persisté dans son invraisemblable marche en avant. Ça a été la seule manière de l'arrêter. Cependant les bataillons welches ont commis une faute. Dans la réalité leurs quatre ou cinq mille fusils contre les six ou sept mille soldats en marche de la IIIe auraient accompli une beaucoup meilleure besogne que leurs baïonnettes. Mais ils ont été obligés de répondre à la tactique de leur adversaire par une tactique semblable; ainsi, soldats et spectateurs ont eu un tableau, et se seront fait une idée parfaitement fausse des réalités de la bataille.

Il est une circonstance toutefois dans laquelle la manière de manœuvrer de la IIIe division est hautement recommandable, c'est dans le combat sous bois. Là, l'individualisme qui devient si nécessaire dans la tactique de l'infanterie et que l'on pratique si peu dans le IIe corps d'armée n'est plus de mise. Dans les bois, la tactique du choc retrouve en très grande partie sa valeur, et il est incontestable que cette marée d'hommes, avançant en silence et donnant l'impression d'une irrésistible poussée doit exercer un effet moral considérable sur un ennemi moins cohérent.

A ce point de vue, — notre chroniqueur suisse en a fait l'observation déjà, -- les soldats de la IIIe division forment une troupe bien stylée. Ils manœuvrent sous bois avec assurance, ensemble et rapidité.

Si, maintenant, nous examinons la conduite des unités subalternes, elle donne lieu aux mêmes observations que l'ensemble. La colonne par pelotons dans les compagnies, qu'elles soient isolées ou dans la ligne de colonnes du bataillon, est pour ainsi dire stéréotypée. On ne la quitte que le plus tard possible, et généralement à notre avis trop tard. Ça a été frappant, par exemple, le 12 septembre, à Helsau, au moment où l'avant-garde de la Ve division a donné dans le flanc de l'avant-garde de la IIIe. Le régiment qui constituait celle-ci a rapidement lancé ses tirailleurs sur Heinrichswil, mais dans le bas-fond, en arrière, on a pu voir plusieurs compagnies en colonnes par pelotons tarder beaucoup à quitter cette formation. Il est manifeste que les officiers subalternes s'y attachent en raison de la facilité de maniement qu'elle leur procure; ils

ont, par elle, tout leur monde en main, et exercent directement leur maximum d'action.

Mais cette considération est insuffisante. Les exigences du combat ne sauraient se plier à l'agrément des chefs. L'art, avec les armes nouvelles, est précisément d'apprendre aux sous-ordres à manœuvrer en dehors de l'action directe des chefs. Une fois que le commandant de compagnie a fixé son objectif à son unité, il doit la mettre à même de l'atteindre sans être obligé de surveiller chacun. Le combat moderne est une école d'individualisme. Tous les fractionnements d'une ligne de bataille nécessairement étendue et par conséquent hors de la direction immédiate des chefs, doivent, dans la poursuite du but qui leur a été indiqué, choisir par eux-mêmes le meilleur moyen d'aboutir, et puiser en eux-mêmes, dans les intelligences et les forces de caractère individuelles, l'impulsion nécessaire.

De combien d'hommes un chef de compagnie peut-il se faire entendre dans l'ardeur du combat, à un moment où tous les nerfs sont tendus à l'excès, où toutes les attentions sont fixées sur l'ennemi d'en face qui représente le danger le plus rapproché, et cela dans le bruit de la fusillade, au milieu des cris des combattants, des gémissements des blessés, des sifflements des projectiles? Son action directe ne s'exerce plus que sur une poignée de ses hommes, ceux qu'il a autour de lui, l'effectif de quatre ou cinq escouades peut-être, parfois un peu plus, souvent moins. Il faut pourtant que la compagnie exécute sa tâche, et elle l'accomplira non pas en obéissant à des commandements qui ne s'entendent plus, mais par la volonté de chacun de suivre, à son propre commandement, et avec le ferme désir d'aboutir, l'ordre donné par le capitaine, au début, au moment où chacun pouvait encore le recevoir directement.

Cette conception du combat ne s'est guère traduite par les formations le plus généralement adoptées. Des bataillons de seconde ligne ayant leurs compagnies sur un rang, par exemple, ont été un spectacle des plus rares, même quand ils arrivaient à des distances relativement rapprochées de la ligne de feu. Et dès que le terrain le permettait, même pour un passage très court, vite on en revenait à la traditionnelle colonne par pelotons.

A cet égard, nous avons assisté à un incident typique. C'était le 13 septembre, au sud d'Hochstetten ; la Ve division poursuivait la IIIe en retraite sur St-Niklaus. Une compagnie d'un ba-

taillon de seconde ligne sort d'un bois qu'elle avait traversé en ligne ouverte de sections, ces dernières par le flanc. A cent ou cent cinquante mètres en avant de la lisière un jardin potager, obstacle infranchissable par prescription de manœuvre. Le capitaine rallie ses subdivisions, forme la colonne par pelotons pour franchir le court espace qui le sépare du jardin et disloque de nouveau sa compagnie pour déborder la plantation à gauche et à droite. Des exemples de ce genre ne sont pas isolés.

Nous croyons donc ne pas nous tromper en affirmant que nos formations tactiques les plus usitées ne sont pas celles qui conviennent le mieux au combat actuel de l'infanterie. Il ne faut plus demander la cohésion à des formations compactes qui fondraient sous la grêle des projectiles ennemis. C'est par le feu que s'exerce la résistance à la marche de l'adversaire, et c'est le feu également qui brisera sa résistance à lui.

On ne devrait plus voir, sur le champ de bataille, et jusque très loin en arrière, que des formations peu denses, de minces lignes se faufilant à travers les obstacles, fractionnées souvent au hasard des passages et des couverts du terrain, se rapprochant ainsi de la ligne de feu pour la renforcer, et tout en lui faisant gagner du terrain, lui apporter l'appui d'un supplément de fusils.

La troupe d'assaut n'est plus alors fournie par les subdivisions d'arrière avançant en ordre serré, elle sera formée par la ligne des tirailleurs elle-même, rendue plus dense par l'arrivée successive des minces lignes qui l'ont renforcée. C'est elle qui ira enlever la position de l'ennemi, soit qu'elle ait éteint suffisamment le feu de celui-ci par les pertes infligées, soit que, pris en flanc par d'autres troupes, cet ennemi ait été contraint de se replier.

Quant aux belles attaques comme celle de la IIIe division à Vogelsang, elles peuvent être encore une joie pour les spectateurs de manœuvres, avides de spectacles militaires bien ordonnés, mais partout ailleurs, elles ont fait leur temps. Même aux manœuvres, elles devraient l'avoir fait. F. F.